

NOTES ET GLANURES

GENERALITES

Formation historique, fasc. VIII, *Sociétés pastoro-agricoles* (deuxième partie). *Sociétés féodales et urbaines*, par les collaborateurs du CENTRE DE LA PEDAGOGIE DE L'HISTOIRE, Liège, Sciences et Lettres, 1976.

Ce nouveau volume de la collection *Formation historique* poursuit la publication, commencée l'an dernier, d'un outil de travail destiné aux élèves du second degré de l'enseignement de type 1 ou des quatrièmes, troisièmes, secondes de l'enseignement de type 2.

Si les principes de l'ouvrage sont restés les mêmes (partie documentaire + partie d'exploitation), le présent volume marque cependant un net progrès par rapport au précédent : tout d'abord, la qualité des documents iconographiques s'est améliorée, la bibliographie est plus fouillée, les textes sont encore plus nombreux, mais surtout, on sent que l'ouvrage est le résultat du travail d'une équipe homogène. Les petites dissonances notées dans le premier volume ont ici disparu.

La matière envisagée est vaste ; une première partie traite des « mondes barbares » (Germanains et Huns, Slaves et Tartares, Normands, Arabes) sous les principaux aspects de leur civilisation (art, économie, géographie, pensée, sciences et techniques, politique, religion, société). La deuxième partie, elle, traite des sociétés féodales et urbaines (jusqu'à 1800) sous les mêmes aspects, mais en y ajoutant un important dossier démographique.

Comme dans le premier volume, les auteurs ont eu le souci de fournir au lecteur un matériel didactique nouveau : les textes sont peu ou pas connus, leur approche et leur exploitation est facilitée par un lexique, une table onomastique et un index. De plus, cette masse imposante de documents peut être utilisée selon plusieurs schémas ici proposés, de sorte que le professeur pourra s'inspirer de l'un, puis de l'autre, ou encore construire le sien, selon les besoins de son enseignement.

De toute façon, il trouvera dans ce volume toutes les indications lui permettant de ne pas s'égarer (et ses élèves avec lui !) dans une matière si vaste... Le danger est réel, comme le savent tous ceux qui ont été ou sont chargés de cet enseignement.

Si l'ouvrage des collaborateurs du *Centre de la Pédagogie de l'Histoire* n'avait que ce mérite, il rendrait déjà un grand service aux enseignants.

Mais au-delà, il permettra à chacun de ses lecteurs, — professeurs et étudiants, — un contact passionnant avec les résultats de la recherche historique contemporaine. Le « territoire de l'historien » s'est singulièrement agrandi ces dernières années, mais de ces richesses, l'enseignement secondaire ne pouvait pas encore profiter au maximum. Cette lacune est maintenant comblée.

J. Del.

REMOND, René, *Introduction à l'histoire de notre temps*, t. 1, *L'Ancien régime et la Révolution (1750-1815)* ; t. 2, *Le XIX^e siècle (1815-1914)* ; t. 3, *Le XX^e siècle*, coll. « Points, Histoires », Paris, Seuil, 1974.

Deux siècles de l'histoire du Monde, ce livre intelligent et honnête se donne comme une « vue cavalière de l'histoire contemporaine ». Comme il ne peut plus y avoir d'histoire contemporaine qu'universelle, la vision englobe tous les continents et toutes les nations. Non qu'il y ait intention de privilégier ce cap de l'Asie, pas plus d'ailleurs que la patrie de l'auteur adversaire du gallocentrisme, il faut évidemment reconnaître que depuis l'aube des temps modernes l'Europe a joué un rôle sans commune mesure avec son poids propre.

Comme la signification d'un changement ne peut s'apprécier que par référence à l'état précédent, force est ici de tailler ces deux siècles à bonne mesure, d'autant plus que durant ceux-ci la figure du Monde, la composition des sociétés, les relations entre les peuples, les conditions de vie et peut-être même les mentalités et les sensibilités ont plus changé que pendant les millénaires antérieurs.

Cet ouvrage ne se présente ni comme un manuel, ni comme un précis des événements. Il procède le plus souvent par allusions qu'il appartient au lecteur de déchiffrer et d'élucider. Sa lecture ne saurait dispenser de la connaissance des circonstances. Eloigné de toute considération érudite, il a pour seule ambition d'introduire à l'intelligence du monde contemporain des lecteurs plus tournés vers des responsabilités actives qu'attirés par la connaissance érudite. Voilà bien pourquoi il se recommande aux professeurs d'enseignement secondaire à qui les connaissances ne font pas défaut mais qui ont parfois tendance à se disperser. Il donnera à ceux-ci des idées générales, des vues synoptiques. Celles d'un auteur qui sous prétexte d'« objectivité », tout en se défendant de suivre telle ou telle vision moniste, définit une ligne de pensée axée sur la causalité circulaire, c'est-à-dire sur l'interaction des facteurs économiques, sociaux et politiques,

dont les deux derniers surtout retiennent son attention.

Cela nous vaut des chapitres bien inspirés sur l'espace historique, la démographie mondiale, l'organisation sociale, les formes politiques internes, les relations internationales. La Révolution est située dans son contexte européen, voire atlantique. Il est toutefois fâcheux qu'elle ne marque pas assez ses attaches britanniques. Impérialisme bourgeois, secousses révolutionnaires dominent le XIX^e siècle pris au sens large. L'auteur distingue le libéralisme, élitiste, de la démocratie, universaliste, du socialisme, prolétarien, du nationaliste enfin, dont les mouvements s'intriquent et s'influencent l'un l'autre. Le XX^e siècle, tranché par la Seconde Guerre mondiale semble moins bien inspiré dans sa vision, faute peut-être de pouvoir maîtriser l'énormité de l'information. Les faits politiques y semblent prépondérants. Ce qui accuse finalement la faiblesse d'une synthèse qui, honnêtement, reste idéologique.

R.V.S.

NAZISME - FASCISME - RESISTANCE

STEINBERG, Lucien, *Le Comité de défense des Juifs en Belgique, 1942-1944*, Préface de Henri BRAGARD, Centre national des hautes études juives, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1973.

Que près de la moitié de la population juive de Belgique ait, malgré quatre longues années d'occupation nazie, échappé à la mort qu'Hitler leur promettait dès avant sa prise de pouvoir, c'est là un fait absolument extraordinaire.

Expliquer ce fait, objectivement, en se basant sur des documents d'archives et sur de nombreux témoignages, c'est là le grand mérite de Lucien Steinberg.

L'ouvrage est d'importance pour diverses raisons :

1°. parce qu'il démontre la solidarité de la population belge à tous les niveaux de la société, quelles qu'aient été les options « fondamentales, spirituelles, morales et politiques » (p. 24) des membres de cette société, avec ces peu et mal connus, Belges ou non qu'étaient les Juifs. Ces Juifs, présentés depuis près d'un millénaire comme les responsables de tous les maux de l'humanité, étaient à partir de 1933 dans le monde, et spécialement en Belgique depuis 1940, la cible quotidienne d'une propagande nazie grossière ou habile, insidieuse et remarquablement présente ;

2°. parce qu'il éclaire un aspect particulier de la Résistance à l'ennemi nazi de non-Juifs et de Juifs, unis dans un même idéal de respect de la personne humaine et de la liberté ;

3°. parce qu'il explique certains hauts-faits du mouvement de Résistance que fut le Front de l'Indépendance ;

4°. parce que la distinction est enfin clairement établie entre le C.D.J. (Comité de Défense des Juifs), organisme de Résistance, et l'A.J.B. (Association des Juifs en Belgique), émanation de l'autorité occupante (ce problème est encore brûlant et largement controversé dans notre pays parmi les survivants du « Grand Massacre ») ;

5°. parce qu'il démontre enfin que les Juifs n'ont pas été seulement des victimes ou des résistants passifs, mais aussi des résistants actifs et armés.

L'auteur rend compte des efforts, des difficultés, de l'ingéniosité, de l'esprit d'abnégation d'une population, sans qui rien ne pouvait se faire, qui a montré que l'amour des autres peut aller jusqu'au sacrifice total.

Et n'est-ce pas là l'hommage le plus vrai qu'on puisse lui rendre ?

Ceux qui veulent montrer à la jeunesse ce qu'est la prise de conscience, point de départ de toute action, ceux qui veulent expliquer ce que furent pour la Belgique ces années terribles, ceux qui veulent situer notre opinion publique pendant la dernière guerre mondiale, ceux qui veulent s'éclairer sur ce qu'on a appelé « la condition juive », trouveront dans l'ouvrage de Lucien Steinberg un outil de haute qualité ; ils y trouveront aussi une orientation bibliographique de bon aloi et d'excellents documents.

M. A-K.

TUSHNET, L., *Les comptes de la mort*, Paris, Editions France-Empire, 1975.

L. Tushnet s'est efforcé d'analyser les faits et actes de trois dirigeants de ces *Judenrat* que les nazis mirent à la tête d'un certain nombre de communautés juives de l'Europe Centrale.

L'auteur ne cache pas sa sympathie pour ces hommes qui tentèrent d'organiser, en une société hiérarchisée et productive, les ghettos. Selon lui, leur travail (et surtout la mise sur pied de manufactures livrant des produits finis à l'armée allemande), en rendant « utile » la population juive, retarda l'heure de la fin pour les communautés qu'ils dirigeaient.

L'ouvrage de L. Tushnet soulève bien des critiques. La méthode suivie nous ramène aux pires

moments de l'histoire des « grands hommes », en laissant totalement de côté le problème de la résistance des masses juives et du rôle des organisations politiques de gauche dans leur encadrement. Ce qui nous semble plus grave, c'est que la justification de l'œuvre des collaborateurs juifs ne diffère pas fondamentalement de celle qui est utilisée pour la France de Pétain. Ici comme là, la collaboration aurait caché un certain esprit de résistance et aurait permis de sauver des vies, d'épargner à la population des restrictions ou des souffrances inutiles.

Dans le cas des Juifs d'Europe Centrale, la bête nazie s'est chargée d'enlever tout fondement à ce genre d'argumentation. Aussi relèguera-t-on ce livre aux côtés de ceux d'Isorni ou d'autres manifestations d'une mode rétro qui cache parfois fort mal certaines arrières-pensées politiques.

J.P.D.

HABARU, O., *Les triangles rouges racontent*, Arlon, éd. du Sorbier, 1973.

On ne peut « résumer » cette suite de récits concentrationnaires émouvants, simples, touchants. Témoignages sur l'histoire des camps, sur la tragédie concentrationnaire.

J.D.

STEINER, J.-F., *Varsovie 44, L'insurrection*, Paris, Flammarion, 1975.

L'auteur a voulu, en relatant des impressions de multiples témoins, faire un essai objectif. Il n'y est pas arrivé et la lecture de ce livre est parfois difficile et confuse.

J.D.

CAPITAINE, Simone, *Moi, un cobaye*, Paris, SEFA, 1973.

Ce livre sobre malgré les horreurs qu'il relate est un témoignage afin « que ceux qui viendront demain apprennent à détester la dictature concentrationnaire » ; il défend la liberté. L'auteur est la dernière survivante de celles qui servirent à « l'expérimentateur de Ravensbrück ». Livre nécessaire, car de tels témoignages sont indispensables afin que les jeunes ne croient pas qu'on leur raconte des « histoires ».

J.D.

CERRUTY-STORCK, R.M., *J'étais la femme de Jean Moulin*, Roanne, Horvarth.

Ce livre n'apporte rien ni à l'histoire de la résistance, ni à l'histoire d'un homme dont une partie reste secrète encore. Tout au plus y voit-on un couple s'aimer et s'éloigner pour des raisons banales, de tous les jours.

Savoir que Jean Moulin était marié, oui sans doute cela intéressera-t-il certains ? Mais de là, à montrer que peut-être dans les derniers contacts des époux l'Intelligence Service a été mêlée, se demander si Jean Moulin était resté fidèle à un seul amour ? Nous nous demandons où est l'intérêt.

J.D.

DURAND, Pierre, *Vivre debout la Résistance*, coll. « La Farandole », Paris, 1974.

Ce livre, dédié aux jeunes, raconte la résistance, cette histoire qui est plus que de l'histoire. M.P. Fouchet insiste sur le fait que cet ouvrage n'a pas été fait pour attiser la haine contre les Allemands, mais pour faire comprendre à ceux qui n'ont pas connu cette lutte pour la liberté, que le fascisme en lui-même n'est pas mort. Il donne l'exemple du Chili saigné par les militaires, la Grèce, l'Espagne.

La résistance est d'aujourd'hui comme d'hier, contre le fascisme, elle appelle au combat. Beaucoup d'illustrations, un bon texte, sobre et explicatif, une belle présentation font de ce livre un ouvrage à offrir aux adolescents mais qui sera apprécié aussi par leurs parents et amis. Les explications historiques et idéologiques sont celles que donnent tous ceux épris de liberté, d'égalité et de démocratie.

J.D.

GROSSER, A., *Dix leçons sur le nazisme*, Paris, Fayard, 1976.

Il s'agit d'une étude collective, nous retrouvons les noms de A. Grosser, M. Gallo, H. Burgelin, J. Nobécourt, R. Girardet, R. Thalman. Les textes datent de 1972, car l'ouvrage a été plusieurs fois repensé.

La recherche sur le troisième Reich, malgré le nombre d'ouvrages publiés n'en est encore qu'à ses débuts, sera-t-elle même possible vu les positions et les incompétences de certains instituts de recherches concernant la seconde guerre ?

Ces leçons ici invitent à réfléchir. Est-il encore temps ? A lire et surtout par les professeurs qui

se doivent d'enseigner le nazisme à leurs élèves, en espérant que parmi les jeunes professeurs certains pensent encore que c'est un moment important de l'histoire même dans le nouveau programme.

J.D.

BERARD, A., *Au temps du danger allemand, Un ambassadeur se souvient*, Paris, Plon, 1976.

Comme le dit l'éditeur, ce livre n'est pas un livre d'histoire « c'est le récit d'une vie à travers une période particulièrement dramatique pour la France, pour le Monde, pour l'Europe ». Et c'est vrai, mais il nous semble que cette vie est bien vide, même pas mondaine, même pas frivole, vide. Et voilà un Français, qui parle du 16 juin 1940 (il est en Suisse), du 17 juin 1940, et qui le 18 juin 1940 (il est pourtant dans des locaux et avec des ambassadeurs et des conseillers français) ne trouve pas le temps (?) de mentionner l'appel du général De Gaulle. Nous nous demandons comment le Directeur de l'Institut de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale va accueillir cela ? Et nous ? Pouvons-nous tirer quoique ce soit de ce livre ? Non, rien si nous sommes un peu historien, et un peu professeur.

J.D.

LANGBEIN, H., *Hommes et femmes à Auschwitz*, Paris, Fayard, 1975.

Ouvrage important qu'il faut disséquer, lire attentivement, car ce livre semble être un complément à tout ce qui a déjà paru sur Auschwitz.

L'auteur n'écrit pas pour les rescapés, qui eux se souviennent mais pour « les générations futures ». C'est pourquoi il s'est voulu distant, froid, lucide. Du poste qu'il occupait il pouvait voir et savoir mieux que les autres. Il convient de s'en expliquer et d'expliquer aussi quelques privilèges.

« Si l'écho de leur voix faiblit nous périrons » écrivait Eluard. *Hommes et femmes à Auschwitz* devraient aider à ce que la voix des rescapés ne faiblisse pas et que nos jeunes puissent l'entendre.

J.D.

ROCHETTE, Daniel et VAN HAMME, Jean, *Les Belges à Buchenwald et dans ses commandos extérieurs*, Bruxelles, éd. Pierre De Meyere (rue de Brabant 91, 1030 Bruxelles), 1976.

Il y a plus de trente années que les camps de concentration nazis ont été libérés et que fut pro-

noncé le « serment de Buchenwald ». Par une pudeur excessive beaucoup, parce qu'ils pensaient que de n'en plus parler aiderait à créer le monde pacifique pour lequel ils avaient lutté, certains parce que cela arrangeait leurs intérêts, d'autres encore parce que cela aurait dérangé leur quiétude égoïste, ont préféré se taire plutôt que de remuer l'horreur. « Nuit et brouillard » le film témoignage d'Alain Resnais a été longtemps interdit sous divers prétextes ; le 8 mai 1945 a cessé de compter parmi les cérémonies officielles. Mais « il est fécond le ventre de la bête immonde », on a pu le constater, on le constate encore chaque jour dans le monde. L'indignation, lorsqu'elle se manifeste, est superficielle : un autre se chargera bien de la chose, on ne se sent pas concerné...

Félicitons-nous donc que sous une jaquette rappelant la livrée sous laquelle périssent des millions d'êtres qui ne demandaient qu'à vivre mais qui avaient donné leur vie pour que jamais plus cela ne se reproduise, nous soient rapportés des témoignages frustes souvent, profondément humains toujours, de quelques Belges échappés au tourbillon de la mort bestiale dont le souffle est loin d'être étouffé.

L'histoire doit entretenir la mémoire si elle veut aider le présent de son expérience. Il faut donc lui donner la parole. Tel que, ce livre est fascinant et il serait souhaitable qu'il soit largement lu et médité, dans les cercles de la jeunesse certes, mais parmi les adultes aussi car il n'est jamais trop tard si l'on peut encore raviver la flamme. L'initiative est louable, elle devrait faire exemple, mais en éliminant des défauts. Les contradictions entre certains témoignages, le découpage un peu rugueux de ceux-ci, beaucoup d'imprécisions, l'absence d'identification des témoins, le caractère limité de l'enquête parfois unilatérale pour des raisons qu'on aurait aimé connaître, voilà pour la critique historique. Pour l'aspect documentaire, si un grand nombre de photos et de dessins significatifs sont fournis, on aurait souhaité une cartographie car même le plan du camp de Buchenwald cependant annoncé dans la table des matières est absent, comme est absente une orientation bibliographique. On est surpris par ailleurs de l'absence de référence au Centre belge d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale et d'explication sur la méthode de recherche suivie. Ces quelques précautions n'auraient rien enlevé à la vertu de ce livre en matière d'éducation populaire et scolaire. Elles auraient éliminé quelques critiques faciles.

Encourageons les auteurs, ils le méritent, que leur exemple soit largement suivi, il est plus que

temps. Nos enfants doivent savoir pour comprendre...

R.V.S.

DE FELICE, Renzo, *Clefs pour comprendre le fascisme*, Paris, Seghers, 1975.

Ouvrage utile comme son titre l'indique. Ouvrage sérieux où l'auteur avertit « qu'il pense avoir démontré par ses recherches sur le fascisme italien, qu'il ne croit à la validité absolue d'aucune des interprétations du phénomène fasciste proposées jusqu'ici ». Il remarque que le fascisme est un phénomène européen entre les deux guerres, qu'il faut souligner la base sociale du phénomène, que tout emploi du mot « fascisme » pour qualifier des régimes tels que le franquisme, le régime de Salazar, le Chili actuel est trop général.

Mais comment expliquer à des jeunes et très simplement, — car c'est à la fois notre tâche et notre devoir, — que le contenu du fascisme est toujours actuel ? Renzo de Félice ne nous aide pas dans ce travail.

J.D.

AFRIQUE

ERMAN, A. et RANKE, H., *La civilisation égyptienne*, coll. « Bibliothèque Historique », Paris, Payot, 1976.

Bien que notre connaissance de la civilisation égyptienne ait fait des progrès depuis que les deux grands égyptologues allemands ont publié la première édition de cet ouvrage, il demeure un « classique », un « monument » en la matière, un vaste tableau d'ensemble sur l'époque pharaonique. Regrettons que la date de la première publication ne soit pas souvent rappelée lors de rééditions ultérieures ! Ainsi le lecteur non averti pourrait être surpris de l'« étonnement plein de méfiance que nos foules éprouvent en face des Chinois à longue tresse » (p. 8). Le barrage d'Assouan, « prodige de la technique moderne » (p. 26) n'est pas celui que nous connaissons, commencé en 1960, mais l'ancien, élevé entre 1898 et 1902 !

Enfin, signalons que la traduction française a gardé l'orthographe de l'édition allemande en ce qui concerne les noms propres. Nous éprouvons donc quelques difficultés à reconnaître « Zoser » (p. 53) et « Phiope II » (p. 55) alors que Djéser et Pépi II nous sont familiers !

J.C.

LECA, Ange-Pierre, *Les Momies*, Paris, Hachette, 1976.

Voilà un sujet qui a passionné le public pendant des siècles et qui continue à le fasciner : songeons à l'intérêt porté à la momie de Ramsès II et à ses problèmes de conservation, à l'identification récente de la momie de la reine Tiye par une équipe internationale de savants, etc.

L'auteur, A.-P. Leca, est un médecin, attiré depuis longtemps par la civilisation égyptienne. Il nous expose, à la lumière de la science actuelle, tout ce que peut nous révéler l'examen des momies. Tout d'abord nous assistons aux différentes phases du traitement des cadavres. Ensuite des « examens médicaux » de momies nous apprennent quelles étaient les maladies dont souffraient les Egyptiens de l'époque pharaonique.

Un chapitre est consacré à la momification animale, si fréquente à la basse époque.

Et enfin, le livre se termine par l'histoire étonnante des profanations de tombeaux, pillages de toutes sortes, fabrication de produits à partir des momies (médicaments, papier...), « débandeletages » mondains du XIX^e siècle et légendes diverses. C'est un ouvrage bien documenté, d'une lecture agréable, malgré quelques petites erreurs (Ramsès II a régné 72 ans à la page 110, 65 ans à la page 125 et 67 ans à la page 157).

J.C.

BENABOU, Marcel, *La résistance africaine à la romanisation*, coll. « Textes à l'appui », Paris, Maspero, 1976.

Dans cet ouvrage très fouillé, très détaillé, Marcel Benabou s'attache à présenter l'Afrique du Nord romaine dans toute sa complexité, sa diversité, ses contradictions.

Il se refuse à exalter le triomphe de la civilisation romaine ainsi que le firent un certain nombre d'historiens soucieux de justifier la politique coloniale de leur temps. Il se refuse également à considérer la romanisation comme un vernis couvrant mal un fond indigène permanent et inaltérable.

Son projet est de mettre au milieu de la scène la population indigène, d'analyser sa réaction face à la conquête et à l'occupation.

Plusieurs domaines sont successivement étudiés : le problème militaire (l'avance romaine et les révoltes indigènes), la religion (signe d'une opposition plus feutrée), les cadres de la vie africaine (la ville, la tribu). L'ouvrage se termine par

deux chapitres extrêmement intéressants sur la langue et le nom comme phénomènes de résistance.

Plus d'une fois, Marcel Benabou constate que bien des incertitudes subsistent, que beaucoup d'éléments sont difficiles à interpréter.

Bref, un travail extrêmement sérieux et honnête !

J.C.

LECA, J. et VATIN J.-C., *Algérie, politique et institutions et régime*, Paris, Presses de la Fondation des sciences politiques.

Très gros ouvrage, très spécialisé sur les institutions algériennes après l'indépendance de 1962.

Livre impossible à résumer car tout est important et surtout les questions qu'il pose sur l'avenir politique de l'Algérie.

Nous ne pourrions que conseiller la lecture, un peu ardue de cet ouvrage, à tous les professeurs d'histoire du cycle supérieur rénové ou non, mais il faut avoir le temps de réfléchir sur tout ce qui y est dit. Un thème ? mais alors avec quel degré ? Je crois qu'il s'agit surtout d'un livre de références, pour « initiés » dont peut-être nos élèves pourront bénéficier, quand nous aurons tout décanté.

J.D.

U.R.S.S.

FERRO, Marc, *La naissance du système bureaucratique en URSS*, dans *Annales, E.S.C.*, t. 31, p. 243-267, Paris, Colin, 1976.

En 1917, la majorité des dirigeants des soviets n'était pas d'origine populaire. Au Bureau exécutif du Premier Congrès des Soviets, sur 57 membres il y a 4 ouvriers, 1 marin, 6 soldats, dont aucun ne prit jamais la parole. Les événements qui précèdent octobre amenèrent une bolchévisation entraînant l'accroissement du nombre des représentants populaires.

La bureaucratisation se fait par en haut lorsque les délégués au comité exécutif ne sont plus désignés par l'assemblée mais par les organes dirigeants. Elle se fait par en bas lorsque les assemblées siègent et désignent des délégués sans être en nombre. Les bolcheviks pratiquèrent abondamment le premier système. Dès qu'un permanent est désigné, on constate que l'assistance aux assemblées est plus grêle et se désintéresse des affaires dont elle est peu informée.

Un nouveau groupe social se crée constitué d'une part par les membres des comités dont le sort est associé aux bolcheviks et soumis aux instances dirigeantes, d'autre part par les Gardes Rouges dont la solidarité avec les bolcheviks est fonctionnelle. Face à ces deux catégories d'origine populaire, les membres de l'ancienne administration et du corps des officiers, ainsi que la direction du parti bolchevik. Ceux-ci apparaissent comme des intellectuels, beaucoup sont des universitaires. Ils portent les valeurs motrices de la révolution. La montée des représentants des traditions culturelles populaires porteurs de valeurs plus conservatrices : famille, autorité, académisme peut avoir abouti aux purges staliennes que l'opinion populaire peut avoir contemplées sans déplaisir.

Les ouvrages de P. AVRICH, *La tragédie de Cronstadt* (Paris, Seuil, 1975), de R. MEDVEDEV, *Le stalinisme. Origines, histoire, conséquences* (Paris, Seuil, 1972) et de D. ROUSSET, *La société éclatée, De la première à la seconde révolution mondiale* (Paris, Grasset, 1973), peuvent aider à mieux comprendre ce phénomène.

R.V.S.

AVRICH, Paul, *La tragédie de Cronstadt, 1921*, coll. « Points - Histoire », Paris, Le Seuil, 1975.

En 1917, les matelots de Cronstadt jouent un rôle de premier plan dans la Révolution russe. Quatre ans plus tard, leurs successeurs instaurent une commune révolutionnaire incarnant l'idéal des soviets face à la dictature bolchevique. Elle survivra seize jours. C'est son histoire que Paul Avrich, professeur à l'Université de Columbia, rapporte sans cacher ses sympathies envers cette tentative manquée qui est un des aspects de la crise politique, économique et sociale qui marque le passage du communisme de guerre, — caractérisé par une extrême centralisation du contrôle étatique sur tous les aspects de la vie sociale et par la réquisition des céréales, — à la N.E.P.

Les révolutionnaires, radicaux d'obédiences diverses (socialistes révolutionnaires, mencheviks, anarchistes, communistes de base), veulent renverser la dictature communiste et restaurer le pouvoir des soviets sans pour autant reconnaître la même liberté pour tous les hommes ou accepter l'instauration d'un parlement libéral à l'occidentale. Ils veulent également supprimer le communisme de guerre. Loin de vouloir éliminer le communisme, ils souhaitent le réformer, le débarrasser de ses tendances dictatoriales et bureaucratiques ; ils revendiquent une autonomie

décentralisée et font confiance aux instincts du peuple.

Pour Lénine et les bolcheviks, Cronstadt représentait une menace grave pour le maintien du communisme dans la mesure où la victoire du mouvement aurait entraîné la rupture de la cohésion, le chaos et aurait permis une riposte de droite. D'où les moyens militaires mis en œuvre victorieusement pour réprimer la révolte.

L'ouvrage comporte quelques bons documents, une bibliographie annotée et un index des noms propres.

M. H.

GEDILAGHINE, Vladimir, *Les Contestataires en URSS*, coll. « Documents », Paris, Casterman, 1974.

L'auteur, journaliste à l'Agence France Presse, analyse d'abord l'éveil de la conscience politique dans l'*intelligentsia* russe : la contestation littéraire, le mouvement pour la défense des droits de l'homme, etc. Il dresse ensuite le tableau des différentes tendances de l'opposition, depuis les « révisionnistes » (« fidélité au marxisme-léninisme »), les « réformistes » (« le pouvoir est appelé à entreprendre des réformes libérales dans son propre intérêt, ..., au nom de sa propre sauvegarde »), en passant par la tendance « démocratique » (abandon de la « voie socialiste »), jusqu'au « socialisme moral », au « solidarisme » (« lutte pour les consciences »). Au passage, les positions exactes d'un Sakharov, d'un Soljénitsyne nous sont expliquées.

L'ouvrage s'achève par une synthèse des tendances de l'opposition, synthèse assez surprenante : l'auteur inverse les notions habituelles de « gauche » et de « droite ». Il situe, par exemple, « à gauche » les socio-chrétiens, partisans d'une subordination de la vie sociale à la morale chrétienne, d'une participation à tous les niveaux des représentants de l'Eglise à l'activité législative et exécutive, avec le droit de veto en ce qui concerne les problèmes moraux litigieux et d'une dénationalisation des deux tiers du secteur industriel.

J.C.

MAX, A., *Sibérie, ruée vers l'Est*, coll. « L'air du temps », Paris, Gallimard, 1976.

L'auteur nous entraîne dans le lointain est de l'U.R.S.S., cette région pionnière, à la conquête de la frontière, en Yakoutie, à l'extrême nord-est

où se trouvent concentrées les richesses les plus fabuleuses et les plus abondantes qui se puissent imaginer. La Yakoutie semble être une source presque inépuisable de matières premières exceptionnelles (or, métaux, énergies, etc.). La puissance de l'U.R.S.S. est à ce point fonction de la richesse et de la mise en valeur de cette province qu'elle recourt aux techniques les plus avancées et à l'emprunt de capitaux qu'elle recherche aussi bien aux U.S.A. qu'au Japon. Un défi passionnant, qui exerce une magie irrésistible sur les Russes mais essentiellement semble-t-il par l'intermédiaire de salaires allant jusqu'à dix fois ceux payés en U.R.S.S. occidentale. L'ouvrage se lit aisément et peut servir à des élèves des classes terminales en vue, par exemple, de procéder à la comparaison du thème choisi par l'auteur avec la conquête américaine du Far West.

P.B.

PENSEE, RELIGION

Les philosophes par les textes de Platon à Merleau-Ponty, coll. « Minerve », Paris, Nathan, 1974.

L'ouvrage fait partie de la collection Minerve. Il a été réalisé par un groupe de professeurs et est destiné aux classes terminales. La matière s'étend de l'antiquité à nos jours ; elle a été groupée en suivant l'ordre chronologique, non par thème mais par auteur. Chaque texte est précédé d'une très courte notice situant l'auteur dans le temps. Il est suivi de plusieurs questions dont le but est d'obliger l'étudiant ou le lecteur à une lecture attentive du document. L'initiative est intéressante malgré que la formulation des questions soit parfois trop vague, à notre avis. Cet ouvrage est destiné essentiellement à l'étude des œuvres philosophiques mais il va de soi que l'historien y trouvera matière à réflexion. De très nombreuses références bibliographiques et un index des notions abordées dans l'ouvrage complètent le volume.

P.B.

SPANNEUT, M., *Permanence du stoïcisme de Zénon à Malraux*, Gembloux, Duculot, 1973.

Un gros volume, dense, fort documenté sur le stoïcisme et son influence jusqu'à nos jours.

Limité à l'Occident ce livre tente de définir le système et d'en faire une synthèse.

Excellent outil de travail pour les professeurs de morale et de philosophie.

J.D.

ROY, Raoul, *Jésus guerrier de l'indépendance*, Paris, La Guilde, 18, rue de Turbigo, 1975.

Voici un petit livre de vulgarisation qui aidera sans doute à diffuser une thèse fort en vogue chez de nombreux exégètes et qui voudrait que Jésus ait été un « zélateur ».

Raoul Roy, qui est un socialiste et un indépendantiste québécois farouche se propose de nous prouver que « Jésus n'a rien fait d'autre que mener une guérilla contre l'impérialisme romain, pour la libération de la Palestine ».

L'auteur, qui connaît indéniablement les textes chrétiens et qui est armé d'une bonne bibliographie, a relevé mille indices de ce que Jésus et ses « troupes » furent « révolutionnaires », « zélateurs ». On peut regretter la modernisation à outrance de concepts anciens et une francisation pour le moins fantaisiste de tous les mots. Il reste que l'aspect subversif du christianisme a certainement existé et qu'il a peut-être été gommé par une auto-censure des prédicateurs qui l'ont diffusé dans l'empire romain, le transformant en une doctrine inoffensive pour le pouvoir politique.

Un Jésus maquisard, préparant dans le désert des plans révolutionnaires et qu'on exécute pour faire taire un guérillero dont le message était universel ?

Cette thèse est sans doute forcée mais elle mérite qu'on la prenne en considération.

A.M.-M.

CHAUNU, Pierre, *Le temps des Réformes, Histoire religieuse et système de civilisation, La crise de la Chrétienté, L'éclatement (1250-1550)*, coll. « Le Monde sans frontière », Paris, Fayard, 1975.

On est toujours confondu par l'élan de la pensée et la vigueur de l'expression et de la vision historique de Pierre Chaunu. Ouvrage de synthèse représentatif du bouillonnement spirituel et matériel du tournant du Monde occidental moderne, ce livre met la plus large érudition au service de la vulgarisation de qualité. La période envisagée étendue sur trois siècles montre le souci de replacer les « grands moments » et les « grandes figures » dans leur contexte historique, dans un vaste mouvement dialectique où les plus belles choses prouvent leur importance. La pensée théologique ou philosophique, les mutations technologiques, les aléas de la démographie, les développements des relations économiques, l'élargissement des horizons intellectuels, l'alphabétisation, autant d'éléments constitutifs du terreau médiéval dont les origines

plongent très haut dans le temps et dont les effets se prolongent jusqu'à l'époque contemporaine. Ce terreau nourrit les crises sociales, économiques, politiques, religieuses qui secouent tous les milieux, celui des humbles comme les autres, en ces temps de Danse macabre où chemine la *devotio moderna*.

L'Humanisme, armé de l'imprimerie, nourrira une explosion en chaîne dans les tourbillons de laquelle se déchire l'unité religieuse sapée par ses excès, ses formalismes, ses aveuglements, ses angoisses, ses contestations sociales. Figure exemplaire, Luther est longuement exploré dans les méandres de sa psychologie et dans les effets de son discours. Calvin, juriste philologue, séduit apparemment moins l'auteur qui nous laisse en suspens comme il l'avoue lui-même dans sa conclusion où il souligne que l'Eglise protestante est inséparable de l'Eglise catholique dans son évolution nouvelle, née des déchirements de la Réforme.

Une fresque qui se lit sans déplaisir fondée sur un support d'ouvrages de références d'où se trouve extraite une somme de données dont l'auteur forme une vision très personnelle mais assez plausible de ces temps troublés.

R.V.S.

ROGIER, L.J. et BRACHIN, P., *Histoire du catholicisme hollandais depuis le XVI^e siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974.

De 1960 à 1976, les catholiques hollandais n'ont fait qu'attirer l'attention du monde sur eux. Depuis la célèbre lettre pastorale des évêques remettant en question l'infaillibilité papale (1960) et la publication du non moins fameux « catéchisme hollandais », les ordinations et l'assistance à la messe sont tombées en chute verticale chez nos voisins du Nord et, pendant la seule année 1972, 243 prêtres catholiques ont abandonné leurs fonctions. La « polarisation » entre l'extrême-droite intégriste et l'extrême-gauche de l'Eglise « jugeant systématiquement bon tout ce qui vient du dehors et systématiquement mauvais tout ce qu'a produit le groupe auquel elle appartient, surtout s'il s'agit de choses remontant à plus d'une génération » est aiguë.

Les auteurs ont voulu trouver les origines historiques de cette situation qu'ils qualifient d'« anarchie totale ».

Ils nous offrent un panorama fort complet du catholicisme hollandais depuis ce XVI^e siècle où, malgré une théorie liberté de culte, les catholiques durent s'organiser à partir de la clandestinité. Ce n'est qu'en 1796 qu'ils connaîtront

leur émancipation légale. De plus en plus paupérisés, ils s'isolèrent encore volontairement pendant le XIX^e siècle et feront preuve d'un papisme exacerbé (sur 11.000 zouaves pontificaux, 3.000 furent Néerlandais).

Au XX^e siècle, les catholiques hollandais ont surmonté cette phase d'auto-défense et ont formé un *lobby* social et politique puissant, contesté d'ailleurs par une minorité de jeunes. Pendant la dernière guerre, l'épiscopat hollandais eut une attitude beaucoup plus ferme que d'autres, refusant notamment les nazis hollandais aux sacrements et s'obligeant à une clandestinité partielle.

Ce livre, très bien documenté et clair même pour les non-initiés, devrait être lu par ceux qu'intéresse l'histoire religieuse, mais aussi par tous les professeurs curieux de savoir ce que sont devenus les Pays-Bas après leur fameux « siècle d'or ».

A. M.-M.

L'affaire Galilée, présentée par E. NAMER, coll. « Archives », dirigée par P. NORA et J. REVEL, Paris, Gallimard-Julliard, 1975.

Après une introduction relative à G. Bruno condamné au bûcher en 1600 pour avoir soutenu et généralisé les thèses de Copernic sur l'héliocentrisme, l'auteur, qui a enseigné la philosophie à la Sorbonne et qui a consacré une œuvre importante au domaine italien, retrace le cheminement de la pensée et de l'action de Galilée depuis son adolescence jusqu'à sa mort en 1642.

En confrontant le lecteur avec de nombreux documents extraits de l'abondante correspondance de Galilée et des archives des deux procès intentés contre lui par le Saint Office, E. Namer montre :

- comment Galilée a prouvé l'exactitude des thèses coperniciennes après avoir construit un télescope qui lui permettait de découvrir un univers jusqu'alors inconnu ;
- comment il a entrepris « de réduire l'observable au géométrique, d'identifier l'espace physique à celui défini depuis l'antiquité par Euclide » : c'était le pas nécessaire afin que des lois physiques puissent être établies, afin que des modes d'expérience systématiques puissent être définis, afin que des concepts fondamentaux, — et notamment celui du mouvement, — puissent être formulés ;
- comment enfin Galilée s'est heurté tout au long de sa vie et malgré ses protecteurs florentins au puissant ordre des Jésuites : les démonstrations scientifiques s'opposaient en effet aux enseignements de l'Écriture sainte.

Dans le procès de 1616 comme dans celui de 1633, les mêmes arguments sont développés.

Le fait de rester libre en 1616 (ses écrits sont mis à l'index et il doit accepter de ne plus diffuser de théorie concernant l'héliocentrisme) lui permettra de poursuivre son œuvre, de la mettre au point et de la divulguer en utilisant, par exemple, la maïeutique socratique. D'où le second procès... et la retraite forcée dans sa villa d'Arcetri à partir de laquelle il restera néanmoins en relation avec des savants européens.

En conclusion, l'auteur constate que le combat mené en Italie par l'Eglise post-tridentine contre les hommes de science aura pour conséquence de déplacer le centre de la révolution scientifique vers l'Europe occidentale : France, Allemagne, Angleterre surtout. C'est seulement en 1822 que l'on reviendra sur l'interdiction de publier, dans les pays catholiques, des œuvres défendant l'immobilisme du soleil et la mobilité de la terre.

M.H.

CHALUMEAU, Jean-Luc, *La pensée en France de Sartre à Foucault*, coll. « Où en est la France ? », Paris, Nathan-Alliance Française, 1974.

Décrire en moins de deux cents pages les traits dominants du monde « intellectuel » français du milieu du XX^e siècle est une gageure dont l'auteur se tire ici fort bien.

En onze étapes, passant des « hommes de science » aux « hommes de Dieu » à travers les représentants les plus éminents et les plus contestés (pourrait-il en être autrement) de la pensée politique, des sciences humaines, de l'ethnologie, de la psychanalyse, de la nouvelle littérature, le lecteur trouve ici une introduction au monde des « intellectuels » voués les uns à la fonction de critique de la société où ils vivent, les autres au soutien d'un ordre.

Chaque chapitre rassemble en termes clairs l'essentiel de conceptions dont la formulation est souvent difficilement accessible au lecteur non averti. Il est suivi chaque fois de « points de repère » et d'une « orientation bibliographique ». Le tout est clôturé par un index des noms cités qui rend très commode la consultation.

Excellente introduction à une société dont la destinée est sans doute marginale en raison de l'ignorance dans laquelle les tient l'écrasante majorité, mais dont la vocation est indispensable à la prise de conscience de quiconque est appelé à vivre autrement qu'en objet. La réduction au

seul espace français est un handicap dans la mesure où ce pays peut faire illusion en regard du vaste monde où bien des idées brassées par ces « penseurs » trouvent leur source. Aspect du chauvinisme d'un peuple si sympathique par ailleurs qui ne consent à voir qu'au travers de ses seules lunettes ?

R.V.S.

XVIII^e siècle

Etudes sur le XVIII^e siècle, I, éditées par Roland MORTIER et Hervé HASQUIN, Bruxelles, Editions de l'U.L.B., 1974.

Les professeurs, chercheurs et anciens étudiants de l'U.L.B. qui s'intéressent au XVIII^e siècle se sont structurés en un groupe d'étude pluridisciplinaire, dirigé par Messieurs Mortier et Hasquin. Dans l'introduction, le premier rappelle que l'Université de Bruxelles est fille des lumières et signale aussi la vogue actuelle des études consacrées à cette époque, déterminante dans la gestation du monde actuel. Les quinze études publiées dans ce premier volume concernent la littérature, les idées, l'économie, les institutions et les beaux arts.

M. Michel BASTIAENSEN étudie *Adrien Reland et la justification des études orientales (1701)*. Il montre bien la place de ce savant hollandais, professeur à l'Université d'Utrecht qui a été un intermédiaire entre l'orientalisme savant et la philosophie des lumières. Pourtant, cet auteur a surtout été un savant de cabinet dans l'esprit de la Renaissance.

M. Jacques MARY met en cause *Le réalisme de Restif de la Bretonne* pour démontrer que cet auteur n'a pas été un écrivain réaliste au sens donné à ce mot par les critiques des XIX^e et XX^e siècles. L'influence de sa personnalité tourmentée est considérable dans son œuvre et cet auteur n'a pas cherché, comme Zola, à généraliser les situations de son époque. Il en est resté au singulier, à l'anomalie, au pathologique.

M. Roland MORTIER s'est intéressé à *Deux poètes des ruines au XVIII^e siècle*. Il présente tout d'abord l'anglais John Dyer pour qui les ruines sont l'occasion d'une dissertation historique, morale et politique sur la décadence des civilisations. Le Français Jean-Baptiste Coeuille est l'auteur d'une épître qui rassemble bien les thèmes dominants de l'intérêt pour les ruines au XVIII^e siècle : « sermon moral, rêve de restauration, jeux de couleurs, complaisances populistes, érotisme allusif, méditation historique » mêlant les conceptions traditionnelles à des éléments romantiques.

M. R. TROUSSON, dans un article consacré à *Jean-Jacques et les biographes* montre la difficulté de réaliser une biographie fidèle d'un écrivain à la personnalité aussi riche que Rousseau. Il fait une critique d'une biographie récente qui a voulu appliquer au cas Rousseau les conceptions de la psychiatrie.

MM. Michel BASTIEN et André ROBINET se sont intéressés à Dom Deschamps, moine bénédictin et métaphysicien athée. Le premier montre l'influence de Bayle sur ce penseur à partir de la critique qu'il a faite de Spinoza tandis que le second étudie son échange de correspondance avec Jean-Jacques Rousseau et les divergences des deux penseurs.

M. Henri PLARD présente *Les équivoques de Knigge, Notes sur Über den Umgang mit Menschen*. Cet écrivain allemand, aujourd'hui très peu lu, est l'auteur d'un traité de morale pratique destiné à la bourgeoisie et à la noblesse éclairée. Il s'y montre très modéré. C'est pourtant le même personnage qui sera plus tard un admirateur sans réserve de la Révolution française.

M. Jean STENGERS, dans *Buffon et la Sorbonne* analyse les deux interventions de la faculté de théologie dans l'œuvre de l'écrivain scientifique. En 1749-51 et en 1779-80, Buffon va, par opportunisme, faire semblant d'accepter les critiques des théologiens dont le rayonnement restera limité. Toutefois, le système des jours-périodes du récit de la création, rejeté par la Sorbonne, sera repris au XIX^e siècle pour démontrer que Moïse était « le porteur inspiré d'un grand message scientifique ».

M. Maurice ARNOULD étudie *Une entreprise monastique au XVIII^e siècle ; la papeterie Bonne-Espérance*.

M. Hervé HASQUIN sort de l'oubli *Jacques Accarias de Serionne, économiste et publiciste français au service des Pays-Bas autrichiens* (pp.159-170). Exilé aux Pays-Bas, après sa ruine en France, ce personnage gagne la confiance de Cobenzl (ministre plénipotentiaire) et fonde le « Journal du Commerce », soutenu par le gouvernement. Il passe ensuite dans les Provinces-Unies et dans l'Empire austro-hongrois. Il défendit des théories économiques originales critiquant la physiocratie (trop préoccupée d'agriculture) et le mercantilisme.

M. Philippe MOUREAUX précise le rôle de *Charles de Cobenzl, homme d'Etat moderne*. Le ministre plénipotentiaire, homme politique progressiste se heurtera au gouverneur Charles de Lorraine assez traditionnel, à la tutelle du chancelier Kaunitz et de la reine Marie-Thérèse ainsi qu'aux réticences des classes dirigeantes des Pays-Bas. Cet homme des lumières, admirateur

de Louis XIV et des philosophes français du XVIII^e siècle se préoccupera du développement du pays qui lui avait été confié.

Feu A. BOUTEMY a achevé peu avant sa mort une étude sur *L'Evolution du secrétaire à cylindre d'Oeben à Riesener* en décrivant quelques-uns des meubles réalisés par ces deux grands ébénistes de la fin du règne de Louis XV à Louis XVI.

Madame Marie FREDERICQ-LILAR étudie une œuvre de Watteau *L'Enseigne de Gersaint ou la poésie du réel* tandis que M. Pierre SCHREIDEN présente les théories artistiques de Jacques Van Schuppen, protraitiste né à Paris, élève de Largillière, au service du duc de Lorraine puis de l'empire austro-hongrois où il dirigea l'Académie impériale de peinture, sculpture et architecture.

M. Pierre VAN BEVER s'attache aux rapports de *Parole et Musique à l'aube des Lumières*.

Ce très riche volume apporte des informations précises et des éclairages nouveaux sur ce siècle qui marque le passage de l'Ancien Régime au monde moderne.

J. Du.

DIVERS

de DIESBACH, Ghislain, *Histoire de l'Emigration 1789-1814*, Paris, Grasset, 1975.

Avec ce livre, on quitte franchement le terrain de l'histoire tout court pour pénétrer dans celui de l'histoire des mentalités. Ghislain de Diesbach appartient en effet à cette race en voie de disparition que constitue le militant d'Action française. Issu d'un monde où le bon chevalier protège la veuve et l'orphelin, où le paternalisme féodal tient lieu de démocratie, il nous invite à suivre, les larmes aux yeux, les tribulations du petit chaperon rouge (traduisez Louis XVI, le Comte d'Artois et les Emigrés) et du grand méchant loup (Robespierre, les Jacobins, la République...)

J.-P. De.

RABAUT, Jean, *L'antimilitarisme en France 1810-1975, Faits et documents*, Paris, Hachette, 1975.

Une mine de documents sur un phénomène qui est étroitement lié aux sources mêmes de la pensée socialiste, l'antimilitarisme.

Le recueil de textes est précédé d'une étude à laquelle je reprocherai d'être à la fois trop descriptive et trop sentimentale. Au fil des documents, on épinglera l'extraordinaire discours prononcé par Léon Jouhaux aux obsèques de Jean Jaurès, chef d'œuvre de la récupération politique, la déclaration de Léon Lecoq devant le Conseil de Guerre, en octobre 1917, la riche série de témoignages sur la résistance à la guerre d'Indochine et à celle d'Algérie.

Le livre se termine par les prémices de l'affaire des comités de soldats et une bonne synthèse des idées de l'antimilitarisme moderne.

Une bibliographie fort complète et un index des documents cités terminent ce volume qui rendra de précieux services aux collègues qui enseignent l'Histoire ou les sciences sociales aux classes terminales.

J.-P. De.

POIDEVIN, Raymond, *Les origines de la Première Guerre mondiale*, coll. « Documents Histoire » dirigées par Claude Fohlen, Paris, P.U.F., 1975.

Recueil de documents contradictoires sur un sujet controversé, cette étude puise aussi bien aux sources alliées qu'à celles des Empires centraux, fait appel aux documents diplomatiques comme aux points de vue exprimés par quelques acteurs du drame ou bien encore par de nombreux historiens.

Bien qu'étant pour beaucoup encore la guerre de « grand-papa », le premier conflit mondial porte en lui les germes des années troubles qui le suivirent, aussi l'intérêt, — et pas seulement pour l'historien, — de questions tel que « où sont les coupables ? », qui sont abordées dans ce dossier.

Les textes sont précédés d'une introduction générale qui les replace dans leur ligne historique, le tout étant suivi d'une chronologie sommaire des événements de juillet/août 1914.

Ce type d'ouvrage, encore trop rare, est propre à donner à nos étudiants des classes terminales le sens de la relativité historique trop souvent absente, hélas, de certains cours.

J.P.F.

POLLO, Stefanaq, PUTO, Arben, FRASCHERI, Kristo, ANAMALI, Skënder, *Histoire de l'Albanie des origines à nos jours*, coll. « Histoire des Nations européennes », Roanne (France), Editions Horvath, 1974.

Sous une belle couverture toilée rouge vif, nous trouvons ici le premier texte historique complet consacré à ce petit pays illustré tout au long de son histoire par sa volonté farouche d'atteindre à une pleine liberté contre toutes les oppressions, celle des Grecs, celle des Ottomans, celle des fascistes, qu'ils soient Italiens ou Allemands.

Une large information tant archéologique que historique sert d'assise à cette étude menée selon les principes du matérialisme dialectique, elle couvre les temps lointains de l'antique Illyrie, en passant par les réminiscences de Georges Kastrioti Skanderberg, jusqu'aux heures balbutiantes de l'indépendance en 1912 et celles, triomphantes de la libération et du socialisme en 1944.

Pays de 1.042.000 habitants en 1939, l'Albanie en compte 2.131.000 en 1973, dont les 3/5^e de moins de trente ans. Région isolée des Balkans, confinée dans de rudimentaires activités agricoles, soumise au régime patriarcal des clans et aux influences conjuguées du catholicisme romain, de l'orthodoxie, de l'Islam, l'Albanie a accompli en trente années une révolution nationale caractérisée par un énorme effort d'industrialisation, d'autonomie à l'égard de l'étranger, de libération sociale spécialement des femmes, d'alphabétisation et de diffusion de la culture. Les religions ont pratiquement disparu.

Avec ses 450 pages, rehaussées de nombreuses illustrations, sa bibliographie sélective, son index et sa table analytique des matières, ses cartes, son glossaire, cet ouvrage constitue un bon achat pour toute bibliothèque d'école secondaire et supérieure.

R.V.S.

PAMLENYI, Ervin, e.a., *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, coll. « Histoire des Nations européennes », Roanne, Editions Horvath, 1974.

Bien plus que d'une histoire de la Hongrie, c'est d'une histoire des Hongrois qu'il faudrait ici parler en témoignant de son admiration pour cet ouvrage établi par les soins de l'Institut d'Histoire de l'Académie de Sciences de Hongrie.

Sa parution est un événement bien nécessaire pour remettre à leur place des méprises, combler des lacunes et souligner l'intérêt de la conception matérialiste de l'histoire. Non, les Hongrois comme le prétend une tradition aussi répandue que fausse, ne sont pas les descendants des Huns. Ceux-ci ne constituent qu'un épisode de l'ère proto-magyare liée à la chute de l'empire romain dont le rayonnement sur les Pannonies,

voie de l'ambre et des invasions germaniques et asiatiques, fut sans doute plus intense qu'on ne le laisse habituellement imaginer chez nous.

Descendants des Finno-Ougriens d'Europe septentrionale, influencés par les Turcs occidentaux et spécialement par les Onogours de qui les étrangers leur ont conservé le nom (Hongrois), les Magyars, pasteurs nomades de par leurs ancêtres turcs, tiennent des Avars mâtinés de Bulgares les avantages du cavalier cuirassé, assuré sur ses étriers d'arçon, armé de la lance et de l'arc réflexe, ils empruntent à leurs voisins iraniens le système de la « suite militaire » préface du système féodal ultérieur et condition de leurs raids dévastateurs. L'anarchie du X^e siècle en Occident leur laisse le champ libre pour les expéditions de rapine dont les chefs tirent leur prestige avec la fortune : « *de sagittis Hungarorum libera nos Domine !* ». Une caste militaire prend ainsi le pas sur la masse organisée en clans et en tribus privés d'armes.

La religion, les us et coutumes, les activités économiques, la condition sociale, plus que les événements politiques retiennent l'attention tout en laissant à ces derniers leur valeur d'indice. Tout cela donne un texte dense, riche, dénué de passion, agréable à lire. L'effort d'équité mérite d'être remarqué dans un espace où se rencontrent, se confrontent, tant de peuples, de cultures, de régimes différents et à bien des égards opposés, dans le tourbillon des envahisseurs qu'ils soient Mongols, Musulmans, Germaniques, Slaves, ou autres. Que voilà loin le nationalisme petit-bourgeois, marque du XIX^e siècle, dont nous restons abreuvés. Comme apparaît bien sous le vernis éclatant du pouvoir, qu'il soit monarchique ou seigneurial, la basse profonde et continue du chœur populaire. Comme s'éclaire parmi d'autres la fonction d'origine des villes, peuplées d'*hospites*, d'étrangers, à qui il faut un droit spécial, distinct du droit domanial. Etouffée par l'invasion turque, la Renaissance s'annonçait dans ces régions danubiennes bien avant celle de l'Occident.

La plus grande part du volume concerne l'histoire contemporaine jusqu'en 1962. Il passe très brièvement sur les événements de 1957, mais s'étend longuement sur le régime ambigu de Horthy et le rôle de la Hongrie dans la Seconde Guerre mondiale.

Les *Annexes* rassemblent des notices biographiques copieuses, où voisinent princes et ouvriers, une illustration abondante, des cartes en couleur, une chronologie comparée, une bibliographie dense, un index onomastique, une table analytique des matières. Un excellent outil de travail au total, sur un peuple qui mérite mieux qu'une superficielle allusion.

R.V.S.